

PAROLES  
DU  
BALAYEUR  
COLLECTIF

Monument

Fictionnel

En gare des 8 & 9

Jef & Philox

**2024-** Création de l'album « **Paroles du Balayeur Collectif** » et d'une installation réalisée avec le flot des artistes de la galerie associative. Cet ouvrage se compose de 33 blocs musicaux écrits par Jef Rossi sur lesquels Philox a posé 33 de ses textes. L'ensemble vise à témoigner de ces dix dernières années passées au sein de l'Utopie Balayeuse et néanmoins au cœur de notre réel, et se répartit symboliquement sur les divers faisceaux horaires des 8 et 9 mai 2024 qui seront dédiés à un nouvel instant magique célébré par la Balayette à ciel : « **La Rêverie** ». Il prend en compte l'horaire exact du coucher et du lever du soleil et organise l'ensemble de l'itinéraire recommandé, un peu à la manière d'une gare qui ferait partir ses trains à partir de ces 2 faits marquants-là, joignant ainsi les affaires et les climats des Humains aux affaires du Ciel...

Une commande a été faite par la Balayette à Ciel auprès de la Galerie Associative afin qu'elle puisse composer une installation reliant 33 œuvres plastiques en liens avec ces 33 pièces parlées... L'installation sera montée dans le rez de chaussée de la Médiathèque du Centre-ville pendant un mois du 23 avril au 17 mai, le temps de la Rêverie 2024 et verra se dérouler diverses performances tout au long des 2 jours essentiels des 8 et 9 mai... Un ensemble d'animations numériques permettra de découvrir l'exposition complète en permanence...

## Préambule par le Parolier

Petits souvenirs qui vous remontent depuis la Nuit de nos Anciens Temps. De ces 3650 derniers jours...

Un monde ancien semble nous faire des signes, pétri de vies intimes et de bruits de société ; d'ambiances déjà repliées dans les cintres de l'Histoire et de climats déjà disséqués par tous les anthropologues émérites. Un monde entier ressurgit des entrailles de la mélancolie qui semble nous faire de l'oeil avec ses questions qui n'oseraient plus se poser, avec ses utopies têtues qui osent rebondir par la fenêtre où nous n'avions rien vu venir.

Théorie de la Réminiscence où la question du Grand Balayeur rejoint celle tentée par les Ailes du Désir. Mais bien-sûr, tout cela en dehors du cadre. Tout cela, Hors-Cadre... Avec en filigranne, l'idée infime de plusieurs tribus qui se rencontrent et qui finissent par dialoguer ensemble...

# **17h47- Apéritif pour les invisibles**

**Je voudrais trinquer à tous les anges croisés dans tous les cafés et dont l'un d'eux m'offrit une plume qu'il sortit de son manteau en me disant : tu vois cette plume, c'est une plume d'ange !**

**Je voudrais trinquer à l'oiseau Dodo : à toutes les perdrix, à toutes les hirondelles, à tous les rouge gorges et les roitelets qui peuplaient arbres et fils électriques avant que la chasse capitaliste ne les efface d'un simple trait de plume, ou plus exactement d'un simple clic programmé depuis la gâchette de leur tableau XL !**

**Je voudrais trinquer à tous les Indiens, à tous les dogons, à tous les serpents à plumes, à tous les gréco-romains, à tous les béthisiens et à tous les mondes perdus avant que la calotte glaciaire fondante ne nous emporte pour de vrai !**

**Je voudrais trinquer à tous les invisibles balayeurs, à toutes les fées clochettes adeptes du grand ménage, tous ceux qui nous ont quittés mais continuent de nous habiter à travers la lumière et la poussière de nos combles, de nos lucarnes et de nos greniers !**

# 18h17- Balayeur

Quand je balaye devant ma porte, je balaye aussi devant la porte du voisin d'en face, et le voisin d'en face semble l'ignorer, à moins qu'elle soit si exceptionnelle, qu'elle sorte sa tête par la fenêtre au cours de l'auguste geste, et vous salue, tel un soleil. Et quand je balaye devant mon nuage, je balaye avec ma pelle et ma petite balayette dont le manche est rétractile mais peut aussi s'allonger au moindre coup de vent, je balaye, dirai-je, tout le ciel des scories avec lesquelles nous ne cessons aimablement de le souiller. Sinon, une simple petite chanson peut très bien faire l'affaire et faire l'effet d'une tornade blanche dans la partie céleste qui nous est impartie. Vous savez à quoi sert la musique ! Je me souviens aussi n'avoir pas eu beaucoup de goût à sortir du ventre de ma mère. J'étais très bien où j'étais. Pourquoi donc devrais-je sortir ? Je ressentais très bien tout le mouvement brownien du monde à travers celle qui me portait. Ma mère était parfaite. Elle m'amenait la véritable connaissance du monde qui est celle du mouvement de solidarité. « Solidaire de tous et rejeté par chacun (...) je suis comme tout le monde ». J'apprendrai la voix du père, dès que sorti du ventre douillet. L'âpreté du soliflore. Certes protégé par la force de tous mes bons pères, mais eux, tellement hostiles à ma connaissance première. Je n'avais donc pas raison de vouloir rester bien au chaud, mais quand même ! Je

savais tellement ce qui m'attendait dans ce pays de vieilles carcasses carnassières.

## **18h47- Ballon d'essai du communisme**

On aura fait tout ce qu'on a pu dans chacune de nos histoires d'amour. Quel que soit l'échec ! Quelle que soit la victoire ! On aura frémi. On aura senti son cœur battre le tambour jusqu'à la douleur suprême. On aura désiré. On aura aimé. On aura projeté. On aura médité. Ensemble. Seul. Ensemble. Seul.

On aura surtout suspendu son jugement devant l'autre et sa gloire éternelle. On aura ramassé ses chaussettes et son slip. On aura essuyé son vomi. On aura veillé la nuit pendant tout le temps de son délire. On aura reçu tous ses crochets au ventre sans moufter.

Au nom de cette mise en commun des vies aimantes, on aura tenté tout, y compris l'impossible pour soigner sa fleur d'amour. On aura mis en commun les affaires courantes, les idées, les petites choses du quotidien et l'éternité à venir. Pourquoi toutes ces forces déployées de part et

d'autre ? Tout couple est un ballon d'essai du communisme.

## **19h17- Biclounes**

**Biclounes en travers de la route, nous nous étions désapés à toute hâte et avons fait l'amour là, sur l'herbe, au milieu des vaches qui n'avaient même pas tourné la tête, sauf au moment de mes hurlements.**

**Puis nous avons haleté en regardant le ciel et ses nuages. Prenant tout notre temps pour scruter l'instant magique. Et une vache avait meuglé laconique et répétitive.**

**Puis nous nous étions rhabillés lentement et avons repris la route. J'avais senti comme une saine fatigue et avais somnolé en roue libre...**

# 19h47- Bouc émissaire

Au bouc émissaire, la tête la première, je pensais tant, ces derniers temps. On l'eut dit éprouvé par la vie qui passait près de lui, mais qui jamais n'est entrée...

En passant par le pont, il aurait pu plonger dans le fleuve. Mais il était rentré, le visage calme et le regard fixé en s'arrêtant quelques secondes au café. Un p'tit noir et au plumard à 6 heures du soir...

La belle vie triomphante sur tous les écrans noirs faisait couler les dorures et les selfies sur toutes les chaînes et tous les réseaux. Le bouc émissaire n'avait que son ombre à proposer... Qui viendrait faire un selfie avec le bouc, notre véritable héros ?

Je ne vous avais pas appelé pour d'aussi minces caprices. C'était pour boucher le ciel et n'en plus redescendre lorsque tous les villages-mondes avaient fini dans la banlieue du Grand Capital.

Mais frictionnons nos peaux avec de l'eau de Cologne pour retrouver nos sensations du beau mâle ! Mais rien à faire. Tout cela était derrière nous, comme n'ayant jamais existé.

Nous étions de piètres pions prêts à nous bander les yeux pour ne plus surseoir à nos gros appétits d'apocalypse et de misère internationale. Nous regrettions nos vains privilèges. Et poursuivions inéluctables nos recherches du confort maximum.

Poussions notre caddie rempli de nos petites emplettes du jour, tandis que les réseaux

dégoulinait de dystopies et de culpabilités du développement personnel. C'était au loin que tu m'avais fait tes derniers signes. Puis disparu dans l'immensité de la plaine !

## **20h17- Chute des corps**

Qu'avions-nous fait pour nous sentir si fades ? De guerre lasse, les petites fourmis soumises s'en allaient toutes en rangs serrés faire leur ultime génuflexion devant le dernier arbre pourri, prêt à chuter.

Colibri, petit colibri, notre ami pouvait faire pipi partout, l'incendie n'en finissait jamais, qui prenait à présent à l'intérieur des zones du cœur. L'inflammabilité était maximum et les grands arbres éternellement amoureux du ciel n'en finissaient plus jamais de s'abattre. L'apothéose était grandiose au royaume des profits maximums. La chute des corps était sans fin !

## **20h47-Conférencier**

**Jouxtant l'avenue, je dévalais les petites rues, les ruelles, les impasses. Chaque jour, des jardins abandonnés, des nouveaux bâtiments, des terres à nu, des arbres arrachés.**

**Le temps de l'insouciance et de l'abondance nous faisait des signes de la main. Deux personnages au loin, célestes qui se décomposent. Le paysage même se striait de bandes noires.**

**Tout disparaissait comme dans un colloque où le conférencier s'était endormi tellement sa parole était lourde, lourde, lourde...**

## **21h17-Crépuscule à l'heure**

Nos chapeaux s'étaient envolés très haut. Les oiseaux pouvaient contempler le fond de nos cervelles. Très hautes dans le ciel, par ici et par là, les petites langues de feu continuaient de nous observer. Comme un seul clin d'œil qui se propageait par toutes les planètes.

L'ouverture aux cosmogonies nous était donné dès le berceau. A qui pouvait courir dans les bois et les prés, il n'était pas dur de pouvoir entretenir ce trésor. Les autres pâliraient dans le vacillement de la flamme à l'heure du crépuscule.

A l'heure du crépuscule, les petites bêtes s'arrêtent et vous regardent passer, toutes proches. Dans leur immobilité tapie dans le buisson, elles scrutent l'étranger qui marche sur leur territoire à quelques coudées de leur petit museau. Elles viendraient vous saluer sans vergogne si l'après-midi n'avait pétaradé de son poids de chasses et de crimes éparses...

# **21h47-Crépuscule te goûte !**

**A tous les goûteurs de crépuscules, je suis là qui vous attends, semble nous dire, notre petit monde humain. Ruines que sont nos mondes ! Miettes nos grands projets d'avenir !**

**Ruines, apprendre à vivre avec nos ruines. Ce qui reste de nos jours de gloire tient là, dans l'engluement des mouches sur le ruban. Miettes à perte d'horizon, comme l'indiquent les fantômes qui continuent d'écoper sur le parquet du Titanic.**

**Ruines, nos floppées d'organisations de tous poils qui s'évertuent dans la fascination de leur propre mouvement à maintenir la maison d'enfance avec ses tapis, fidèles au modèle d'héritage choisi par leurs parents.**

**Miettes, nous sentons bien le sol se dérober sous nos pieds. Nous marchons déjà sur un nuage de poussières, mais faisons mime de ne rien voir. Miettes, nos consciences calcinées ! Carbone 14 ! Il y avait autrefois une civilisation !**

**Nous vivions dernièrement. Cette sorte de...dernière-té nous allait si bien. Une ouate particulièrement douce nous enveloppait. Cette douceur nous prenait le corps, l'esprit, le voisinage, le pays et même l'entière-té de l'histoire. Héritages et fermetures. Nous savions nos dernières minutes de pays riches. Nous savions le choc de la misère systémique. Mais partout, nos développements personnels. Nous savions le démantèlement brutal de l'ensemble de nos dernières industries. Par nécessité. Par goût. Par urgence surtout. Mais partout, nos loisirs, nos fêtes, nos rites. Nous chaussons nos lunettes d'aveugles.**

**La sortie du monde se devait d'être avalée sur le pouce !**

## **22h17-Dégueulasserie**

**Et si posséder, était être possédé !**

**Et si accumuler nous alourdissait autant que la masse qui était préemptée sur la richesse du monde ? Telle était la folie du monde à l'embrasement de notre lucarne...**

**Telle était la misère des riches !**

**A méditer chaque jour, cette haine bordée d'indifférence du pékin moyen, qui, ventre creux, se démène comme il peut, dans l'accroissement de son inquiétude et de sa furie devant la royale libérale perspective de mourir de faim, perdu au milieu du flot continu des passants pressés en train de faire leurs courses.**

**On n'avait plus d'yeux pour pleurer. Que des séries, pour nous relayer en intraveineuse la dégueulasserie généralisée à laquelle nous participions volontiers.**

**Ceux qui avaient tout, le cul bordé de nouilles, veillaient à fêter l'anniversaire de la Commune comme il se doit, en renouvelant leurs vœux de haine et de mépris pour tous ceux qui avaient si peu. Presque rien. Et leurs yeux pour pleurer. Presque tout. Et leur bouche pour dézinguer.**

**La fête médiatique virait au cauchemar. L'hypnose générale glaçait la vie comme jamais elle n'avait été glacée. Les foxniaiseries de rigueur bouclaient de toutes parts la possibilité de penser à autre chose qu'une insulte envers son prochain et un combat à mort envers son lointain. Nous savions que les outils de la domination étaient là et qu'il suffisait d'en rire et de les débrancher pour qu'ils deviennent obsolètes. Mais nous continuions à nous y soumettre, nous en repaissant jusqu'à l'hallali. Zemmour, Onfray, Finky, le**

**big mac permanent pour que la dictature de Monsieur Thiers soit parfaite !**

## **23h17-D'ici peu**

**On arriverait peut-être flétris mais heureux quand même d'être arrivés. L'heure était l'heure. Et nous étions là. A peine si nous nous reconnaissions encore.**

**Le ruisseau coulerait encore, nous disions-nous alors que nous nous préparions. Et nous approchions notre oreille très près pour écouter afin de ne pas l'oublier.**

**Peut-être aussi pour y entendre un peu de cet au-delà et cet en-deçà qui nous attendent d'ici peu. D'ici peu, nous rejoindrions ces atomes-là qui nous vont si bien.**

# **Oh17-Enfer des autres**

**Soignes ton odeur autant que t'insupporte celle des autres. Cette étrange sensation qui me semble si intime et peut d'autant surgir brutalement mettant un voile entre vous et l'autre...**

**Mais que sentons-nous de nous-mêmes ?**

**Sans doute aussi peu que ce que nous croyons percevoir et inscrivons depuis toujours sur les délices de notre propre identité. Si notre olfaction est à ce point partielle, que dire de notre vision ? De notre audition ? De notre toucher ?**

**Que voyons-nous, que touchons-nous, qu'entendons-nous quand nous percevons l'autre comme un démon ? Sans doute avant tout, les parties de nous-mêmes qu'il nous est impossible d'envisager ! Puisque de toute la lumière qui nous éclabousse, nous ne percevons qu'une part infime. Que dire donc de nos obscurités ? Si ce n'est que nous faisons semblant de savoir...**

**Voilà, sans doute, les raisons qui motivent la vision de l'enfer sur quiconque s'approche de vous. Il est voyant. Et donc. Il vous rend voyant. Voilà le noyau dur de la démence...**

# 1h17-Entassements

Tous ces ventres énormes qui se baladent dans le temple commercial. Entassements de richesses matérielles qui se digèrent lentement en laissant leur empreinte dans les corps. Les corps deviennent dérisoires juste comme il faut avec ce respect que la dérision impose...

Entassements des mémoires de même !

Les placards, les meubles, les maisons elles aussi digèrent comme elles peuvent l'incongruité de ces multiples entassements. Chaque maison dégouline de son surplus. Les syndromes de Diogène vont se nicher un peu partout, mais toujours dans des endroits de plus en plus désespérés...

# 2h17-Fierté d'être vivant

La fierté d'être vivant, nous la prenions contents comme elle venait, en marchant dans les rues, en retournant dans les bistrot, en courant dans les bois. Il y avait comme une tourmente dans l'air, mais qu'on ne ressentait qu'à peine. Les gens avaient besoin de rire, de s'embrasser et de se toucher et le faisaient d'autant plus que c'était normalement interdit... Les gens étaient fous d'amour mais ne se le disaient jamais... Ils jouaient donc la parodie de la belle indifférence qui leur était prescrite 24 heures sur 24 par les modèles architecturaux et les exemples vernaculaires des serials killers qui ne cessaient de murmurer à leurs oreilles. C'était une douce plainte, comme une rumeur fougueuse qui faisait grand vent, un vent ravageur dans lequel s'agglutinaient pêle-mêle l'haleine de fantômes et autres morts trop tôt pour le grand fracas des sociétés en mille morceaux. Nous étions donc sortis du paradis pour avaler toute cette ire qui s'abattait sur nous. Jamais nous ne comprendrions cette condamnation par ceux qui nous condamnaient comme indignes. Et donc, jamais, nous ne comprendrions le Très Haut et le Très Bon, de cette indignité originelle. « Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri ». Enfant, adolescent, adulte, ces mots m'ont toujours fasciné. Je les accordais à l'odeur de seringa dans laquelle, il me semblait entendre tous mes ancêtres. Et le plaisir de la souffrance devant l'acharnement du monde à étendre la misère du peuple me semblait être une chanson douce. Comme celle de la Commune. Travailler pour oublier. Travailler pour surtout ne pas voir sa mort en face. Faire des paniers. Creuser la terre. Lancer la semence. Récolter les fruits. Protéger les enfants. Faire vivre les parois de la grotte. Occuper ses mains. Ses pauvres mains pour que la tête puisse respirer un peu...

# 3h17-Glissade

Le regard porté sur ce corps qui serait le mien. Je le regarde, ce corps. Est-il mien ? Je le regarde comme une mère qui scrute son enfant en cours d'éloignement. « Nos corps ne sont pas nos corps mais les corps du monde, mais les corps du ciel ».

Et ces maisons ? Ma maison d'enfance, ma maison de jeune homme, mes maisons d'hommes mûrs. Je les crus miennes et je repasse à présent devant chacune d'elles. Je regarde par la fenêtre l'enfant, le jeune homme, les hommes mûrs. Chacun est affairé à son équipage. Et chaque fois, une femme protectrice m'invite d'un bref geste de la paupière à passer chemin.

Et tous ces objets de la Nation ? Et tous ces châteaux de la Patrie ? Qu'en est-il ? Nos paysages aussi bien-sûr ? Nos couchers de soleil ? Nos naissances ? Nos renaissances ? Nos fêtes ? Nos rites ? Nos mouvements perpétuels ? Nos turbines ? Que devient tout ça à l'heure du Grand Départ ? Je ne vous ferai pas le coup de la faucheuse vociférant, cette fois-ci. Mais je pense enfin à la vanité de toutes guerres qui elles aussi, jamais ne nous appartiennent quand nous nous éloignons sur le chemin...

## **4h17-Grèves**

**Nos aventures de babyboomers, nous les avions laissées là, sous la tonnelle abandonnée. Des lustres qu'avec René Dumont, nous flairions la déraison du système et réfléchissions à la manière la meilleure d'être le dernier à table. N'avoir que les restes !**

**La tristesse de cette profusion résonnait tellement avec l'histoire de nos colonies que nous hurlions de confusion. Tous les éléments étaient bons pour dire notre ingratitude envers nos chers dominants, y compris la grève de Noël, la grève de Vacances, la grève de Foutre, ou la grève de Pestacles...**

# 5h17-Heures à l'arrêt

**Tout à toutim. On arnaquait bien l'ultime. C'était à peine si l'on voyait l'endroit où l'on se rendait. On s'usait les dents sur de vieilles théories sorties de Mathusalem...**

**L'exaspération régnait comme un grand soleil dessiné à la va vite sur la toile de fond. Et il fallait le repeindre chaque jour. Un vieux chien couvert de puces s'évaporait dans le lointain.**

**Tout à toutim. L'ultime était à nos portes. Les pendules allaient stopper net. C'était ce que les radios racontaient. Toutes ensemble, les aiguilles et les nombres allaient s'arrêter.**

# 6h16- Joie d'aube fraîche

Volontiers ou pas, le tapis roule sous mes pieds. C'est une longue glissade où rien ne se bouscule. Et chaque matin est le moment de se pencher sur la dernière goutte de ciel qui vous tombera sur le nez, sans qu'on y prenne garde.

J'ai voulu construire en ce laps, bien des châteaux ouverts à l'inconnu, mes frères. Enfin, vous savez bien, vous savez bien. Et mes sens aussi en ont construit, des châteaux que la mer a balayés.

C'était juste pour rire. Certes ! Mais c'était du vrai rire, quand même...

Je voulais accueillir le monde, sur les ailes de ma libellule où cahin-caha, je me maintenais, et tambour battant, clochard céleste, j'allumais chaque nuit, mille villes versées comme baudruches qui claquaient plus forts que toutes nos guerres.

C'était très doux, mon enfance qui s'éternisait dans mes godasses jusqu'au très vieil âge ! Et je riais, je riais de toute cette merde ambiante qui nous dévastait. Les rires étaient plus forts que les tristesses ; et je me redressais dans ma joie d'aube fraîche...

## **6h46-Joie du matin**

**Quelquefois, un petit zigouigoui nous cantonne à des horizons abstraits, et c'est la larme à l'œil que nous accueillons notre fin du monde. Ah ! Cette douceur du petit matin ! La belle lumière chaude et dense ; le silence et tous les petits bruits de l'air et du quotidien qui vous lavent tendrement !**

**Cette douceur ! Nos grands dominants s'en souviennent-ils quand ils sont dans leur sommet en train de tracer nos lignes de vie, nos feuilles de routes ? Et cette tendresse de la nuit ? Qu'en dire ? Quand les manteaux visqueux et les bulldozers et tous les grands vents du cœur tambourinent à nos portes...tout ce temps à nous absoudre du néant pour essayer de ressembler aux arbres ! Cette sagesse radicale ! De quelle matière ferions-nous notre photosynthèse ? Comment nous élèverions-nous donc dans les cimes ? Quels oiseaux encore vivants viendraient tapoter sur nos branches ?**

# 7h16-Joie laiteuse

Petit matin de lait  
Petit matin tout frais  
Le soleil comme un chat  
S'étire de haut en bas.

La lune, c'est:  
le petit croissant qui perd ses miettes  
elle sait ce qu'elle fait  
elle s'endort dans ton époussette  
elle sourit doucement  
y-a du rouge à lèvres sur ses dents.

La lune est toute rouge  
Cousue dedans ta bouche.  
Elle est tellement si belle  
Que tu t'envoies au bout du monde  
Tu sens pousser tes ailes  
Et t'entends du tonnerre qui gronde  
Lors tu la vends pour quelques thunes  
Au vieux pêcheur de lune.

Petit matin de lait  
Petit matin tout frais  
Le soleil comme un chat  
S'étire de haut en bas.

# 7h46-Jugements

**Surtout suspendre son jugement !  
quand il s'agit des êtres, aller  
chercher plus loin que le point de  
fuite... il y aurait tellement à dire  
sur tous les jugements derniers !**

**Un être est plus que la somme de  
ses qualités. Un être est sa cime.  
Un être est son abîme. Un être est  
ses racines.**

**Comment enfermer un être dans  
son propre jugement ?**

**En le nommant juge ! l'être qui juge  
est dans la permanence de son  
jugement. Et devient une seule  
chose : une machine à juger.**

# 8h16-Lézards bleus

On avait tout pour être heureux. Notre philosophie. Notre mythologie. Notre poésie. Mais nous, préférions grimper aux arbres, regarder en cachette nos petits écrans interdits. On avait tout pour être heureux. Notre liberté. Notre égalité. Notre fraternité. Et notre sororité itou. Mais nous, préférions nous murer dans nos mutismes, dans nos selfies, dans nos bavardages indifférents.

On avait tout pour être heureux. Nos tragédies. Nos comédies. Nos appétits de tristesse et de rire... mais nous préférions nous enfuir dans nos enfers, dans nos commerces, dans nos profits incessants.

On avait tout pour être heureux. Nos philosophies. Nos libertés. Nos tragédies. Nos mythologies. Nos égalités. Nos poésies. Nos fraternités. Nos sororités. Nos appétits de tristesse et de rire. Et c'était bien. Et c'était comment dire ? vraiment bien !

Barbaque. Tas de barbaque sur tous les bitumes du monde qui crèvent et qui gémissent. Très doucement. C'est une infinie douceur gémissante qui n'en finit pas de mourir tandis que les derniers oiseaux observent silencieusement ces anciens acteurs de la Société du Spectacle. L'herbe et la violette et l'ortie a repris ses droits sur toutes les autoroutes recouvertes de mousses. Les dinosaures avaient eux aussi tracé des trous et des cavées partout dans le paysage. Et qu'en reste-t-il ? le fantôme du dernier dinosaure a-t-il emporté dans son cœur l'appréhension en apocalyptique ? C'étaient des soleils à n'en plus finir qui nous cuisaient de l'intérieur et qui épuisaient tous les amoureux en nous. Nos peaux explosaient tellement elles avaient été tannées. Et tout ce bitume qui n'en finissait de dégouliner sur nos baskets blanches ! je voyais le dernier cadavre dévoré par de petits lézards bleus...

## **8h46-Liés**

**Nous nagions dans une espèce de confiture qui n'avait pas de nom. C'était visqueux mais jouissif. Parfois nous nous léchions. C'était délicieux.**

**Calme était le fond de l'air. Même si nous savions que l'horreur était à nos portes. Tout emberlificotés que nous étions de nos jugements et de nos certitudes.**

**Nous savions que c'étaient les derniers temps du monde. D'un monde. De notre monde. Mais nous continuions dans les esquives éternelles d'un comportement impérial. Nous étions fous à lier. Et nous étions liés...**

# 9h16-Mains de ma mère

Ma mère était toute douce. Ma mère donnait des câlins. Autant que j'en voulais. Quand j'étais malade, ma mère me prenait dans son lit. Mais ma mère donnait des taloches. « Quelle Engeance ! » disait-elle fort en hurlant... Je ne comprenais pas quel genre d'ange, j'étais. Jusque tard, ma mère tapait sévère. Jusque vers 15 ans ! Mes cousins entre eux m'appelaient Punching-ball.

Jusqu'où faudrait-il aller pour reconnaître la violence des mères ? Plus tard, dans les usines, où je charriais les poudres chimiques qui irritaient les yeux, pour fabriquer des bons biscuits bien populaires ? Plus tard, quand je déambulais dans le village et que je ne voyais que des ombres bleues à travers les fenêtres attachées à leur poste ? La violence des grandes industries et du grand capital dans les mains de ma mère ?

Une soupe, un œuf et une salade. C'était le menu imperturbable du soir. Nous étions 7 à table et ma maman se démenait pour que nous nous régaliions. Il n'empêchait que nous gambergions sur le fait que la table ne serait pas toujours remplie ainsi, que les affaires n'allaient pas fort, qu'il nous faudrait moins manger.

A l'autre bout du monde, ça crevait de faim et nous l'apprenions, chaque repas par le téléviseur auquel chacun était rivé, tout en mangeant : Éthiopie, Vietnam, Bangladesh ! Seul, je tournais le dos au téléviseur, mais je surveillais tout de même le flot d'images dans les reflets des bouteilles, au milieu de la table. La pollution, la consommation abusive étaient mes reflets préférés en tant que paroissien activiste. Ce monde qui se repaissait de son confort et de son loisir au milieu d'une planète qui se repliait sur sa misère n'annonçait rien de non, rien de bon !

# 9h46-Maxime divin

C'est René Magritte qui a dit « Ceci n'est pas une pipe ! » devant le dessin coloré d'un petit foyer portatif encore brûlant. En vérité, je vous le dis : « ceci n'est pas un spectacle ! », devant notre cercle de personnes rassemblés pour quelques chansons. Nous savons bien la haine à laquelle nous nous vouons en houspillant l'épouvantail bedonnant, grand gardien de l'ordre victorieux où chaque spectacle tisse les mailles d'un ordre universel duquel nous ne puissions jamais nous échapper. Et c'est pourquoi, dans l'ordre moral-libéral, la vie entière devient spectacle permanent. Et c'est la fonction première des milliards de petits et grands écrans. Explosions donc la joie et la furie, notre cage de scène ! Envolons-nous et brisons les décors et les rampes de lumière ! Explosions toute idée de public et d'artiste ! Retrouvons l'instant magique où les habitants sont assez conscients pour se rassembler et partager quelques chansons dans un mouvement qui n'appartient qu'à ce lieu-là, à ce moment-là, à ces gens-là ! Nous ! Les habitants ! Nous ! Les habités !

Retrouver la force de ses mains. Apprendre à faire le feu. Apprendre à faire son bateau. Apprendre à faire sa maison. Comme on se couche, apprendre à faire son lit. Comme on respire, apprendre la fabrication de son habitat ! Une maison qui respire, qui dialogue avec les vents, avec les pluies, avec les températures, avec les animaux, avec les arbres. Terre, chanvre et paille, pas plus grand qu'une yourte, mais celle-ci, si c'en était une est toute blanche, et inclut tous ses éléments intérieurs : four, poêle, lit, rangements. Maison qui dialogue, elle finit par être dure comme la pierre et totalement se fondre dans le paysage !

Ainsi vibraient à la terrasse du café, ce soir-là, les mots du divin Maxime, animal à gueule d'ange...

# 10h46-Miettes

**Au vue du regard blotti dans l'estampe des temps ultimes, c'est un paysage entier qui sous nos yeux venait se fracasser au sol comme en l'air dans une espèce de suite explosive sans trêves.**

**Quand tout fut en miettes, nous nous couchâmes et ne nous relevâmes plus. Nous étions de ces êtres couchés qui ne bougeaient plus et le paysage basculait de cette soudaine immobilité au long profil d'éternité.**

**Nous ne passâmes la ligne du temps pas plus que nos amis les dinosaures ou encore les fantômes ! Simples, nos corps devenaient immobiles.**

# 11h46-Mouches

**Coulez-vous la douce, puisqu'elle s'en ira aussi rapidement qu'elle est arrivée. La vie, c'est rapide. Nous le découvrons avec soucis. Une mouche vrombissait. Et nous découvrons que c'était bien sur notre cadavre à venir, qu'elle reluquait tant et si bien.**

**Mais non ! Mais non ! C'était pour de rire. Les mouches n'en ont pas grand-chose à faire de nos potentialités cadavresques. Les mouches, ce qu'elles matent avec tant d'appétit, c'est la fin, c'est l'extinction, c'est le rideau baissé définitif. Ce qu'elles ont envie de tripoter avec leurs petites pattes avant, c'est notre monde et tous ses symboles réduits en poudre fine !!!**

# 12h46-Mur Facebook

Pour ma part, je crois pouvoir dire que j'aurais été autant un testeur d'aubes qu'un goûteur de crépuscules, autant un croqueur de femmes qu'un buveur d'hommes... Les jours passent et nos crépuscules grandissant se creusent. Nos aubes se restreignent. Le poids de nos matières recouvrant la surface du globe équivaut à 5 fois celui de la biomasse. Pour parodier Dylan, combien ça pèse une route, un parking, un immeuble, un avion, un pavillon, un train, un cargo ou la dernière fortune d'un pays ? Combien ça pèse Amazon ? Nos bien-aimés les milliardaires, investiront-ils pour aménager le 6<sup>e</sup> continent que nous appellerons : la Plastifornique ? Qui prendra le pouvoir pour peupler la Plastifornique ? Y-aura-t-il des jeux olympiques pour la Plastifornique ? Et si nos collections de merdes et de pisses étaient pesées ? Quel poids ? Serait-il plus lourd que celui de tout notre or sur notre Livret A ?

Je vis aussi les inaltérables folies foncer vers nous, et nous embobiner dans des mascarades, où chacun se mouvait dans sa désespérante indifférence tout en récitant la nouvelle doxa du souci de l'autre. C'étaient des temps étranges où le corps humain semblait s'absenter de sa substance pour revenir à cet embryon se mirant dans le reflet du ciel, une sorte de narcissisme dans lequel il semblait évident que nous devions rouler jusqu'à la fin des temps. Je vis encore des milliers d'oiseaux du ciel et d'insectes s'écrouler au sol dans un tonnerre de plumes et d'écailles auquel personne ne porta attention, absorbé qu'il était au ramdam quotidien. Je vis enfin les marées débordantes, les

incendies et les tempêtes gagner les forêts, les montagnes et les villes. Mais plus personne ne semblait vouloir sauver quoi que ce soit. Absorbé à filmer pour pouvoir publier sur son mur Facebook. On était las de tout tracas. La douceur du matin, la lumière du levant nous donna tout son silence. Nous nous portions comme des chats délicats et soyeux dans la lancinante tragédie qui tentait à nouveau la splendeur de ces hululements répétitifs. Nous recevions quelque chose dans le plus grand souci du merci prononcé à chacun d'entre eux. Merci, la vie, comme on dit tout bas, pour s'encourager à bien mourir, s'il est possible que bien et mal existent encore à cette heure-là ! et je bravais la tempête les mains dans les poches, comme un cheveu sur la soupe, malicieux, goguenard faisant des clins d'œil à la volée ! et je marquais le territoire où j'étais passé d'un dernier souffle pareillement parfumé que le premier ! j'étais passé comme un regard dans la nuée ! à peine si le brouillard m'avait laissé passer. Les images sont glauques et glacées à souhait dans tous les cœurs et dans toutes les maisons qui font de nous des peuples entiers contaminés par le désir de mourir en pleine déroute. Nous sommes de ces enfants qui ne veulent plus sortir de leur chambre, obsédés par les spectacles morts qui grouillent et qui giclent au travers de leurs multiples écrans de riches esclaves, conquérants des temps et des trous noirs...Et c'est ainsi que nous nous retrouvions transpercés de partout, passoires haletantes ruisselant dans des caniveaux débordant de bornes violettes, pantelant le long des grands boulevards de l'information numérisée, malades à en mourir de Like ténébreux et de Partage du néant, sommés de nous rendre à la délicieuse douleur de nos nouvelles Zemmouroïdes.

# 13h46-Murmure

**Jour me dit que je suis mûr. Que mon mûrissement est à point. Que je peux enfin me détacher de la branche. Pour explorer les profondeurs de l'air.**

**Nuit me dit de tout ouvrir et de tout laisser bien ouvert. Que c'est une question d'heure. Peut-être même d'instant qui vient, qui se glisse comme un chat.**

**Jour me dit que j'étais gentil. Qu'il a passé du bon temps avec moi. Qu'il se souviendra de moi lorsque l'hirondelle reviendra faire son nid pour le prochain printemps à éclairer.**

**Nuit me dit l'Hiver est vert à point. C'est le temps de partir. Comme tu étais venu. Comme un murmure.**

# 14h46-Survivalistes

**Ils crissent sur le papier glacé d'un monde désaccompli. La silice a fait d'eux des êtres épanouis au milieu de leur bunker des temps ultimes. Tout est prêt. Tout peut claquer. C'est avec un plaisir non dissimulé que l'aventure succulente nous est présentée. Non sans une certaine humilité. Une certaine simplicité volontaire. La salle de muscu est dissimulée au vingtième étage. Presqu'au centre de la terre. Nous sommes sans façon. Nous savons l'humanité perdue. Nous accélérons sa perte afin de pouvoir enfin vivre l'aventure tant attendue.**

# **15h46-UltimeS décisions**

**Nobody ! Pas de corps ! Personne ! Dans cette ville autrefois peuplée où la rouille a mis sa patte prestigieuse sur les portes... De ville morte en ville morte, très peu de signes. Paysages de dunes. Sable à perte d'horizon. De temps à autre, un extrait de l'ancien réseau autoroutier qui réapparaît. Une rampe de sécurité au milieu du désert. Un motel abandonné. Puis le sable reprend son droit et tout disparaît...**

**No soul ! Pas une âme qui vive ! Juste un léger souffle qui eut pu vous frôler si vous étiez restés vivants ! Mais vous en aviez décidé tout autrement !**

# 16h46-Un village éteint

Je revoyais ma mère un jour à l'angle d'une rue. Il faisait beau. C'était un songe éveillé dans le bruit du village, comme un roulis d'eau fraîche et de gens très joyeux. Elle était plus jeune que moi, au moment où elle tourna à l'angle sans m'apercevoir. C'était un village sans histoire qui frétillait dans le vallon. Nous y étions passés avant qu'il ne devienne un grand décor touristique avec ses pavillons et ses chemins balisés, ses visites guidées, ses troupes de marcheurs silencieux prêts au grand sommeil pour tenter de retrouver le village éteint...

# **17h46-Valeur travail**

**Et si l'on remplaçait la valeur travail par la valeur ciel ! Et si l'on remplaçait la valeur famille par la valeur eau ! Et si l'on remplaçait la valeur patrie par la valeur terre !**

**On pourrait bien aussi remplacer la valeur travail par le voleur de temps, la valeur famille par la voleuse d'espace, la valeur patrie par la voleuse de feu !**

**Bien évidemment, enfin, la valeur travail pourrait épouser le veilleur de rêves, la valeur famille, la veilleuse de fraternité, la valeur patrie, la veilleuse de sororité ! Et l'on dormirait vraiment en Paix !**



